

Les Apaches

Déodat de Séverac

À l'aube dans la montagne

Le long du ciel grenat, d'un grenat d'iris, et roux,
d'un roux à peine émeraude,
les cimes s'éveillent une à une,
nimbées de gaze brodée d'opales et de poussières
d'or.

Quelques nuages ténus oubliés
par la brise se sont attardés aux caresses grisantes
des bruyères;
Les vallées dans des voiles de lys poudrés de lilas,
semblent errer autour des peupliers qui fusent à
l'infini
vers le regard narquois de la lune.

Peu à peu, l'horizon s'affirme en des gestes de
flamme
qui planent un instant et s'essorent
vers les plaines baignées de sommeil;
et des sommets ensanglantés,
un ruissellement de rubis se précipite le long des
roches

Les grives strident dans les taillis
vers les échos rieurs.
Et les voiles errants se déchirent et se fondent,
poussières d'iris, dans l'orfèvrerie des haies.

Lors, une rumeur de joie s'élève des hameaux
et des villes et soudain triomphant, l'astre Dieu
paraît!

Maurice Ravel

Shéhérazade

1. Asie

Asie, Asie, Asie.
Vieux pays merveilleux des contes de nourrice
Où dort la fantaisie comme une impératrice
En sa forêt tout emplie de mystère.
Asie,
Je voudrais m'en aller avec la goëlette
Qui se berce ce soir dans le port
Mystérieuse et solitaire
Et qui déploie enfin ses voiles violettes
Comme un immense oiseau de nuit dans le ciel
d'or.
Je voudrais m'en aller vers des îles de fleurs

En écoutant chanter la mer perverse
Sur un vieux rythme ensorceleur.
Je voudrais voir Damas et les villes de Perse
Avec les minarets légers dans l'air.
Je voudrais voir de beaux turbans de soie
Sur des visages noirs aux dents claires;
Je voudrais voir des yeux sombres d'amour
Et des prunelles brillantes de joie
En des peaux jaunes comme des oranges;
Je voudrais voir des vêtements de velours
Et des habits à longues franges.
Je voudrais voir des calumets entre des bouches
Tout entourées de barbe blanche;
Je voudrais voir d'âpres marchands aux regards
louches,
Et des cadis, et des vizirs
Qui du seul mouvement de leur doigt qui se pen-
che
Accordent vie ou mort au gré de leur désir.
Je voudrais voir la Perse, et l'Inde, et puis la Chine,
Les mandarins ventrus sous les ombrelles,
Et les princesses aux mains fines,
Et les lettrés qui se querellent
Sur la poésie et sur la beauté;
Je voudrais m'attarder au palais enchanté
Et comme un voyageur étranger
Contempler à loisir des paysages peints
Sur des étoffes en des cadres de sapin
Avec un personnage au milieu d'un verger;
Je voudrais voir des assassins souriant
Du bourreau qui coupe un cou d'innocent
Avec son grand sabre courbé d'Orient.
Je voudrais voir des pauvres et des reines;
Je voudrais voir des roses et du sang;
Je voudrais voir mourir d'amour ou bien de haine.
Et puis m'en revenir plus tard
Narrer mon aventure aux curieux de rêves
En élevant comme Sindbad ma vieille tasse arabe
De temps en temps jusqu'à mes lèvres
Pour interrompre le conte avec art...

2. La flûte enchantée

L'ombre est douce et mon maître dort
Coiffé d'un bonnet conique de soie
Et son long nez jaune en sa barbe blanche.
Mais moi, je suis éveillée encor
Et j'écoute au dehors
Une chanson de flûte où s'épanche
Tour à tour la tristesse ou la joie.
Un air tour à tour langoureux ou frivole
Que mon amoureux chéri joue,
Et quand je m'approche de la croisée
Il me semble que chaque note s'envole
De la flûte vers ma joue
Comme un mystérieux baiser.

3. L'Indifférent

Tes yeux sont doux comme ceux d'une fille,
Jeune étranger,
Et la courbe fine
De ton beau visage de duvet ombragé
Est plus séduisante encor de ligne.
Ta lèvre chante sur le pas de ma porte
Une langue inconnue et charmante
Comme une musique fausse.
Entre! Et que mon vin te reconforte...
Mais non, tu passes
Et de mon seuil je te vois t'éloigner
Me faisant un dernier geste avec grâce
Et la hanche légèrement ployée
Par ta démarche féminine et lasse...

Manuel de Falla

Uit Trois mélodies

2. Chinoiserie

Ce n'est pas vous, non, madame, que j'aime,
Ni vous non plus, Juliette, ni vous,
Ophélie, ni Béatrix, ni même
Laure la blonde, avec ses grands yeux doux.

Celle que j'aime à présent, est en Chine ;
Elle demeure, avec ses vieux parents,
Dans une tour de porcelain fine,
Au fleuve Jaune, où sont les cormorans ;

Elle a des yeux retroussés vers les tempes,
Un pied petit, à tenir dans la main,
Le teint plus clair que le cuivre des lampes,
Les ongles longs et rougis de carmin ;

Par son treillis elle passe sa tête,
Que l'hirondelle, en volant, vient toucher,
Et, chaque soir, aussi bien qu'un poète,
Chante le saule et la fleur du pêcher.

3. Séguidille

Un jupon serré sur les hanches,
Un peigne énorme à son chignon,
Jambe nerveuse et pied mignon,
Œil de feu, teint pâle et dents blanches :
Alza ! olà !

Voilà La véritable Manola!

Gestes hardis, libre parole,
Sel et piment à pleine main,
Oubli parfait du lendemain,

Amour fantasque et grâce folle :

Alza ! olà !

Voilà La véritable Manola.

Chanter, danser aux castagnettes,
Et, dans les courses de taureaux,
Juger les coups des toreros,
Tout en fumant des cigarettes :

Alza ! olà !

Voilà La véritable Manola.

Maurice Delage

Uit Trois mélodies

3. Du livre de Monelle

— Ô Monelle, dis-je encore,
tous les enfants pleurent
dans la maison vide ;
et les jouets se couvrent de poussière,
et la petite lampe s'est éteinte,
et tous les rires qui étaient
dans tous les coins se sont enfuis,
et le monde est retourné au travail.
Mais nous te pensions ailleurs.
Nous pensions que tu jouais loin de nous,
en un lieu où nous ne pouvons parvenir.
Et voici que tu dors,
nichée comme un petit animal sauvage,
au-dessous de la neige
que tu aimais pour sa blancheur.

Déodat de Séverac

Deux mélodies nouvelles

1. Chanson pour le petit cheval

Petit cheval, qui m'es si cher, va promptement !
Mon pauvre cœur est dévoré par l'inquiétude :
J'aime une belle qui m'attend sous la chânaie
Si trop je tarde elle entrera dans un couvent !

Petit cheval, jamais lassé, toujours ardent !
Tel un éclair, franchis fossés, franchis fondrières !
Mors écumant, mets aux roches des étincelles !
Fais-moi revoir Celle qui pense à moi souvent !

Petit cheval, je te promets bonne provende !
Hâte-toi donc ! hâte-toi donc !
Au fond du val est sa chaumière,
Et je pressens que mon retard la fait mourir !

Petit cheval, n'arrive pas jusqu'à sa porte !
Un glas lointain à mon oreille a retenti
Retournons-nous, pour fuir ce glas !
Ma mie ! ma mie ! ma mie est morte !

2. Les hiboux

Sous les ifs noirs qui les abritent,
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront
Jusqu'à l'heure mélancolique
Où, poussant le soleil oblique,
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement ;

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

Manuel de Falla

Siete canciones populares españolas

1. El Paño Moruno

Al paño fino, en la tienda,
una mancha le cayó;
Por menos precio se vende,
Porque perdió su valor.
¡Ay!

2. Seguidilla murciana

Cualquiera que el tejado
Tenga de vidrio,
No debe tirar piedras
Al del vecino.
Arrieros semos;
¡Puede que en el camino
Nos encontremos!

Por tu mucha inconstancia
Yo te comparo
Con peseta que corre
De mano en mano;
Que al fin se borra,
Y creyéndola falsa
¡Nadie la toma!

3. Asturiana

Por ver si me consolaba,
Arrime a un pino verde,
Por ver si me consolaba.

Por verme llorar, lloraba.
Y el pino como era verde,
Por verme llorar, lloraba.

4. Jota

Dicen que no nos queremos
Porque no nos ven hablar;
A tu corazón y al mío
Se lo pueden preguntar.

Ya me despido de tí,
De tu casa y tu ventana,
Y aunque no quiera tu madre,
Adiós, niña, hasta mañana.
Aunque no quiera tu madre...

5. Nana

Duérmete, niño, duerme,
Duerme, mi alma,
Duérmete, lucerito
De la mañana.
Nanita, nana,
Nanita, nana.
Duérmete, lucerito
De la mañana.

6. Canción

Por traidores, tus ojos,
voy a enterrarlos;
No sabes lo que cuesta,
«Del aire»
Niña, el mirarlos.
«Madre a la orilla
Madre.»

Dicen que no me quieres,
Ya me has querido...
Váyase lo ganado,
«Del aire»
Por lo perdido,
«Madre a la orilla
Madre.»

7. Polo

¡Ay!
Guardo una, ¡Ay!
Guardo una, ¡Ay!
¡Guardo una pena en mi pecho,
¡Guardo una pena en mi pecho,
¡Ay!
Que a nadie se la diré!

Malhaya el amor, malhaya,
Malhaya el amor, malhaya,
¡Ay!
¡Y quien me lo dió a entender!
¡Ay!